

CATHY

DU MEME AUTEUR

LA MUSTANG DE 66, 2018

Éditions Saint-Martin

NAUFRAGE SUR KRIAKOS, 2016

Librinova

VENTUS SOLARIS, 2022

Éditions Spinelle

TITANIA, 2023

Autoédition

DE NEMAUSUS A VESONTIO, 2024

A paraître

Charles ALBERT

CATHY

Elle demeure à ses côtés

Roman



Auto-édition

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9791026240969

© Charles ALBERT

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À Françoise, pour toujours...

Tous mes remerciements aux premières lectrices et premiers lecteurs de ce roman :

Anaïs, Aline, Christiane, Carole, Chantal, Françoise, Frédérique, Julia, Sylvianne, Francis et Thierry, pour leurs conseils avisés et leurs précieuses remarques.

À soixante-cinq ans, Franck Haberau demeurait un homme élégant et mince. La rotondité de son abdomen demeurait légère, quasi invisible. Seuls quelques kilos étaient venus s'ajouter à la corpulence qu'était la sienne à quarante ans. Une époque où il pratiquait beaucoup de sport. À présent, jeune retraité, il ne s'astreignait qu'à une demi-heure de course à pied par jour. C'est ce qu'il affirmait. Insuffisant, avait jugé Adaline, catégorique. Et elle ne se privait pas de le rappeler à son père quand elle lui rendait visite.

Franck avait occupé toute sa vie un poste de cadre supérieur dans le monde de l'audiovisuel. De cette longue période d'activité professionnelle, il avait conservé l'habitude de se vêtir avec une certaine rigueur : chemise blanche et costume. Même pour aller acheter son pain, son journal ou ses cigares. Cependant, il ne mettait une cravate que le dimanche.

À Saint-Gély-du-Fesc, où habitait le retraité, il était connu pour son accent et son aspect vestimentaire, ce qui lui avait valu le surnom de « Parisien ». Qui plus est, le distingué Saint-Gillois d'adoption faisait preuve de bonnes manières, jugées désuètes par tout un chacun. Un autre détail de son aspect physique ne manquait pas d'attirer l'attention : ses grosses lunettes à monture carrée, épaisse,

de couleur foncée. Extrêmement visibles. Elles lui conféraient une touche extravagante.

Ce soir-là, quand il se fut lassé d'étudier le *Guide du Routard* dédié aux villes ibériques à découvrir, il vérifia en levant les yeux vers l'horloge murale qu'il était suffisamment tard pour appeler sa fille. À cette heure-ci, Adaline n'était plus en cours. Il décida de se servir un verre d'abord, de la contacter ensuite.

Quelques minutes plus tard, Franck effleura le numéro enregistré dans ses contacts favoris.

Adaline décrocha presque aussitôt :

— Salut, papa. Comment vas-tu ?

— Hello ma chérie. Bien. Je voulais prendre de tes nouvelles.

Adaline avait quitté la maison deux ans plus tôt pour poursuivre ses études à Dijon. Tout feu tout flamme, confiante en l'avenir, elle était partie sans appréhension, certaine de s'acclimater à la nouvelle région où elle allait devoir passer ses cinq années d'études, jusqu'à l'obtention de son diplôme d'ingénieur. En outre, elle n'était pas mécontente d'échapper à l'isolement relatif du village où ses parents avaient posé leurs valises. Même s'il n'était pas trop loin du centre de Montpellier, elle le voyait comme le bout du monde. Dijon, ce n'était pas Paris, mais c'était déjà beaucoup mieux.

Après son année de Terminale, elle avait été admise à l'école d'agronomie de Dijon. Des places en classes préparatoires étaient intégrées au cursus. Adaline avait décroché l'une d'elles. Ces années de « Prépa » avaient été dures à tous points de vue. Mais la jeune femme avait tenu bon. La fierté du père n'était pas seulement motivée par

l'intelligence et le caractère bien trempé de sa fille. Sa joliesse y contribuait beaucoup aussi. Franck trouvait Adaline parfaite physiquement. Ses yeux bleus et son visage radieux exhalaient sa joie de vivre. Elle avait la beauté de sa mère. Son caractère aussi, contrairement à sa sœur aînée. Il ne l'avouerait jamais, mais elle était sa préférée, justement pour ces raisons. Il était vraiment fier et heureux de son parcours.

Il avait toujours eu d'excellentes relations avec elle. Cependant, il regrettait souvent de ne pas lui avoir consacré suffisamment d'attention quand elle n'était que lycéenne. Il était alors en activité, très pris par son poste de directeur des programmes à Radio France. À présent, en retraite, il disposait de beaucoup de temps, mais Adaline était loin. Dijon/Montpellier, en train ou en voiture, ce n'était pas rien. Franck ne la voyait qu'un week-end tous les deux mois en moyenne. L'idée l'avait effleuré : quitter le Sud pour aller s'installer à Dijon. Car finalement, qu'est-ce qui le retenait dans l'Hérault ? Des souvenirs... Mais pas des meilleurs.

— Tout va bien, répondit Adaline. J'ai prévu pas mal de choses, tu me connais. Demain soir, j'ai entraînement de foot, après-demain j'ai une heure de self défense ; ce sera d'ailleurs ma première séance pour cette année scolaire. J'ai commencé à prendre des leçons l'an dernier. Dimanche soir, grosse soirée chez Adrien pour fêter son anniversaire. On sera une bonne vingtaine, pour la plupart étudiants. Lundi soir, je reprends l'entraînement de rugby. On a enfin pu monter une équipe de filles. Tu vois, j'ai de quoi faire.

Adaline avait un tempérament de « bulldozer ». Avec elle, les choses devaient se mettre en place au plus tôt et tout devait tourner au mieux et au plus vite. On pouvait compter sur elle pour s'organiser et charger elle-même ses journées.

— Adrien ? Qui est-ce ?

— Je t'en ai déjà parlé, voyons. C'est mon petit ami. Il est dans la même promotion que moi. As-tu oublié, l'autre dimanche à Saint-Gély, quand nous déjeunions au restaurant, il m'a téléphoné et il m'a pris la tête avec sa raquette de tennis soi-disant perdue ?

— En effet, oui. Je me souviens. Tu l'as expédié « sur les roses ». Et tes études dans tout ça ? Tu pourras leur consacrer un peu de ton temps ? ironisa Franck.

— Ne t'en fais pas. Je gère. Je travaille mes cours malgré toutes mes activités sportives. J'avance bien, je t'assure.

La sonnette à l'entrée carillonna au moment où Franck allait répliquer.

— On vient de sonner. Je vais aller voir. Reste en ligne, ma fille. Je n'en ai pas pour longtemps. Je pose et je te reprends ensuite.

Franck ouvrit sa porte franchement. Une chance sur deux que ce fût Anabelle, sa voisine. C'était bien elle. Debout, digne, souriante, mais appuyée sur une béquille, ce qui le surprit, car il la savait agile et bien portante, sans la moindre difficulté pour se déplacer.

— Bonsoir, mon cher Franck, désolé pour cette heure un peu tardive... Oui, je marche avec une vilaine canne. J'ai fait une mauvaise chute. Je vous dérange peut-être ?

— Non, non pas du tout, seulement, je suis au téléphone avec ma fille. Rien de grave... dans les nouvelles qu'elle me donne, je veux dire. Je peux prendre deux minutes pour vous écouter. Que vous est-il donc arrivé ?

— Cher ami, c'est à n'y rien comprendre. Je ne sais toujours pas comment s'est produit mon accident, et je crois que je ne saurai jamais. Je me tenais sur mon petit escabeau,

celui qui n'est pas bien haut, avec seulement deux ou trois marches. Heureusement d'ailleurs. Il me suffit pour tailler les branches de mes arbustes. C'est de sa hauteur que je suis tombée. Ayant perdu l'équilibre, je n'ai pas pu poser mes pieds à plat, et la cheville gauche a plié ; elle a tout encaissé. Une belle foulure.

— Vous avez glissé ? Par manque de stabilité ?

— Que nenni mon cher ! Je suis vigilante. C'était stable. C'est là que réside le mystère. Je ne sais pas comment j'ai pu tomber. J'étais bien équilibrée, et tout à coup, mes deux jambes sont parties sur le côté, comme balayées, fauchées par un courant d'air. Étrange sensation. Incroyable et inexplicable. Je vous le disais : je ne saurai jamais ce qui a pu se passer.

— Ma pauvre Anabelle, je ne puis que vous souhaiter un prompt rétablissement. Et si je peux vous aider d'une manière ou d'une autre... Je ne vous propose pas d'entrer, je vais poursuivre ma conversation avec Adaline. Elle doit commencer à s'impatisser. Mais vous ne m'avez pas dit pourquoi vous avez fait l'effort de venir me voir. Vous auriez pu téléphoner.

— Non, je souhaitais vous parler de vive voix, au sujet de votre chat, Pitou : je m'en occuperai avec plaisir en votre absence. Si vous partez, car j'ai cru comprendre que ce n'était pas encore sûr. Passez donc demain, à l'heure du café, ou du thé, comme vous voudrez. Vous m'apporterez les doubles de vos clés et me donnerez les instructions à son sujet : où sont rangées ses boîtes de nourriture, les quantités habituelles, les horaires, et tout le reste.

— Alors c'est parfait, je vous dis à demain, et je vous remercie pour Pitou. Je suis justement en train d'organiser un voyage avec ma fille. Je vous confirmerai la date de mon

départ très bientôt. Et prenez soin de vous, ne montez plus sur ce maudit escabeau.

— N'ayez crainte, on ne m'y reprendra plus, et si j'ai besoin d'attraper quelque chose en hauteur, souffrirez-vous que je vous appelle pour obtenir votre aide ? demanda-t-elle alors qu'elle avait entrepris un demi-tour pour s'en retourner chez elle.

— C'est la moindre des choses. Comptez sur moi, lâcha Franck qui ne pouvait pas se dérober. N'hésitez pas à faire appel à moi si vous avez besoin de quoi que ce soit. À demain.

De retour, il constata qu'Adaline était toujours au téléphone. Elle avait eu la patience de l'attendre. Elle mûrissait !

— C'était Anabelle, la comtesse. Je m'en suis gentiment débarrassé. Tout en faisant preuve d'amabilité avec elle, car c'est elle qui va venir nourrir le chat en mon absence.

Cette voisine, que Franck avait surnommée la « comtesse », était veuve et avait emménagé à côté six mois plus tôt. Elle n'avait pas d'enfants et peu de famille. Elle devait mal supporter la solitude, d'une part, et avait probablement décidé de faire de lui son nouveau compagnon, d'autre part. Si ce n'était pas tout à fait le cas, car le doute était permis, elle avait forcément une idée derrière la tête. Car Franck faisait face à une avalanche de propositions depuis quelques semaines. Telles que se rendre au marché du village, aller au cinéma, passer chez elle prendre l'apéritif, venir bavarder sur sa terrasse à l'heure du thé, etc. La liste était longue. Anabelle avait beaucoup d'imagination pour suggérer des occasions de se rencontrer et de passer du temps ensemble.

Franck exposa en quelques mots à sa fille ce qui était arrivé à la voisine ainsi que les raisons de sa visite.

Adaline avait croisé la comtesse une ou deux fois chez son père. Élégante, l'air vaguement pincé, très vieille France, avec ses ballerines vernies impeccables, sa jupe longue classique et sa coiffure élaborée, permanentée. Voilà une femme qui prenait visiblement soin d'elle et de sa tenue.

— Elle n'est pas si âgée pourtant, pour un accident aussi nul, remarqua Adaline. Serait-elle devenue maladroite à ce point ?

Il y eut un silence. Franck hésita à exprimer sa pensée.

— Je me demande si... si ta mère n'y serait pas pour quelque chose. Elle est peut-être derrière ce mauvais coup.

— Attends, c'est de la chute de ta comtesse dont tu parles, là ? Mais pourquoi ? Comment ?... Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Comment maman pourrait-elle être en cause ?

— Oh, c'est une longue histoire. Je te raconterai tout, à l'occasion, quand tu viendras à la maison...

— Tu viens de dire à la comtesse que tu allais t'absenter. Tu prends des vacances ?

— Adaline, voyons, je suis retraité, je suis tout le temps en vacances. Revenons à nos moutons : sais-tu que j'ai l'intention de partir en voyage ? Non, tu ne peux pas savoir, puisque je ne t'en ai pas encore parlé. Je voulais te faire une surprise. Tu m'as souvent fait la remarque que je ne voyageais pas assez alors que j'en ai les moyens. Et du temps. Et que je devrais en profiter, tant que ma santé me le permet. Alors voilà, je suis en train d'organiser un petit séjour touristique.

— C'est bien, bonne nouvelle. À quel endroit ?

— En Andalousie : Séville, Cordoue, et tout le reste... Je n'ai jamais mis les pieds dans cette région. Une semaine me paraît bien pour en faire le tour.

— Très bon choix. Quand pars-tu ?

— Tout dépend de toi justement. Car j'aimerais beaucoup que tu viennes avec moi. C'est pourquoi je m'alignerai sur tes congés de Pâques, si tu acceptes de m'accompagner. De mon côté, n'ayant pratiquement aucune contrainte...

Adaline parut réfléchir un instant.

— C'est très gentil de ta part de me proposer une semaine de découverte et de dépaysement. Mais cela ne me paraît pas possible. J'ai trop de travail, j'ai pris du retard ces derniers temps. Cette première année à AgroSup est vraiment chargée. Presque autant que ma dernière année de « Prépa ». Je crois t'avoir dit qu'on avait des partiels après les vacances de Pâques, non ? Je me suis organisée, justement, pour les consacrer à réviser, et à revoir certains cours en profondeur pour lesquels j'éprouve le sentiment d'avoir décroché. Tu sais pourquoi : c'est en partie à cause des petits ennuis de santé que j'ai rencontrés en début d'année.

Adaline avait souffert de douleurs abdominales qu'elle avait ignorées dans un premier temps. Puis, avec la persistance du mal, elle s'en était ouverte à son père, qui lui avait prodigué quelques conseils. Elle n'en avait suivi aucun et attendu que les choses rentrent dans l'ordre d'elles-mêmes.

— Revenons donc à ce projet de voyage. Et si je te propose la Crète, ou les îles Grecques ? Qu'en dis-tu ? insista-t-il pour essayer de la faire changer d'avis.

— Non, papa, ce n'est pas une question de destination. Elles me conviennent toutes les unes autant que les autres. Ça ne change rien au problème. J'ai vraiment du travail à abattre si je ne veux pas me planter aux partiels. Je reconnais que si je renonçais à toutes mes activités sportives, ce serait différent, et ça me permettrait de t'accompagner tout en assurant mes examens. Mais je n'y tiens pas. Et tu ne me le demandes pas d'ailleurs ?

— Surtout pas. Tu as besoin de te dépenser. Nous voilà en février. Quand tombent tes partiels ?

— En mai, à partir du 15. Oui, l'activité physique me fait beaucoup de bien. J'en ai besoin. On partira ensemble plus tard, quand mes examens seront derrière moi.

— Soit. Quand ?

— Disons... Vers fin juillet.

— Super. Tu promets ?

— Va pour fin juillet, si ça te fait tant plaisir. Promis. Mais pas trop loin, je ne suis pas à l'aise en avion, tu te souviens ?

— Je sais ! répondit Franck du tac au tac.

Il se souvint de ce voyage lorsqu'elle avait treize ans. Un Paris/Monastir. Adaline avait été terriblement angoissée et malade pendant la quasi-totalité du vol. Même chose au retour.

— Que vas-tu faire alors ? Tu pars quand même ou tu attends juillet ? lança Adaline sur un ton joyeux.

— J'ai décidé que je partirai quand même pour l'Andalousie, dans l'hypothèse où tu ne serais pas disponible. On trouvera une autre destination pour cet été. Qu'en dis-tu ?

— Je suis heureuse de cette décision. Juillet c'est encore loin. Fais-toi plaisir en visitant l'Andalousie maintenant. Il y fait trop chaud en été.

— Alors soit. Je prendrai l'avion dimanche prochain. Direction le sud de l'Espagne. Comme tu ne m'accompagnes pas, je préfère réserver un séjour hors congés scolaires.

— As-tu déjà commencé tes préparatifs ? Tu gères ?

Adaline réalisait que c'était la première fois que son père allait voyager seul et qu'il devait organiser lui-même ses vacances.

— Oui, j'étudie le *Guide du Routard*. Pour les vols et l'hôtel, j'ai déjà effectué un repérage sur internet. Il ne me reste plus qu'à valider mes choix et payer en ligne.

— Super.

— Au fait, je change complètement de sujet tant que j'y pense. Ta mère m'a demandé de te dire : ne néglige pas tes symptômes, même s'ils ne te paraissent que peu gênants ou anodins. Va voir un généraliste pour tes douleurs abdominales. Ne tarde pas à te soigner.

— Mais enfin, tout va bien, je ne souffre de rien. Je ne suis plus malade. J'ai eu mal, mais c'est du passé.

— Si ta mère conseille de consulter un toubib, c'est qu'elle a une bonne raison. Écoute-la, fais ce qu'elle te suggère.

— C'est en train de passer. Pas trop le temps de consulter un médecin, de toute façon.

— Ne sois pas têtue. Ta mère te le demande, et je me joins à elle. Promets-tu de consulter, si tes douleurs réapparaissent ?

— Bon, d'accord, je te le promets, lui accorda-t-elle avec un sourire à peine esquissé. Je dois y aller. Je te laisse. Bises.

— Je t'embrasse, ma fille. Fais attention à toi.

Moins d'une heure plus tard, après s'être replongé dans son guide touristique, la sonnerie du mobile fit sursauter Franck. Il quitta le canapé et saisit son téléphone.

— Oui ? Franck à l'appareil.

— Salut, Franck, c'est Jérémy. Tout va bien pour toi ?

— On ne peut mieux. Et toi ?

— Parfait. Tu as cinq minutes ?

— Bien sûr, je t'en prie, de quoi s'agit-il ?

Les Garcin, Caroline et Jérémy, faisaient partie des amis les plus proches de Cathy et de Franck. Les Garcin habitant Montpellier depuis longtemps, les deux couples se voyaient peu à l'époque où les Haberau vivaient à Paris. Mais dès l'installation de ceux-ci à Saint-Gély-du-Fesc, à seulement douze kilomètres du domicile de leurs amis Montpelliérains, les choses avaient changé. D'abord grâce à leur nouvelle proximité géographique. En second lieu, les dures épreuves que Cathy et Franck avaient traversées avaient contribué à resserrer leurs liens d'amitié. Il ne se passait pas une semaine sans que Jérémy ou sa gentille femme Caroline ne prennent des nouvelles de Franck.

— Je voulais juste te proposer une sortie vendredi soir, déclara Jérémy. Nous sommes invités chez les Dumond, que tu connais déjà : tu as dû les voir chez nous une ou deux fois. Ils sont très sympathiques, et bons vivants. On les

connaît depuis longtemps. Ils ont prévu un barbecue et il y aura une dizaine d'invités. Comme Caroline est très fatiguée en ce moment, elle souhaite rester à la maison. Et plutôt que d'y aller seul, j'ai demandé aux Dumond si je pouvais venir avec un ami, en pensant à toi. Aucun souci, m'ont-ils répondu. Donc voilà, si le cœur t'en dit, tu sais où et avec qui tu seras après-demain soir. Je te préviens un peu tard, mais je ne pense pas que ton emploi du temps soit encombré de multiples mondanités. Qu'en dis-tu ?

— Merci vieux. C'est très aimable de ta part d'avoir pensé à moi. J'aurais pu t'accompagner. Mais je préfère rester tranquille en ce moment. Je ne suis pas non plus dans une forme éclatante. Ces temps-ci, je me lève tôt et j'ai tendance à m'endormir vers 23 heures. Ce sera pour une autre fois. Remercie les Dumond de ma part.

— Certainement. Comme tu voudras.

— J'en profite pour t'annoncer que je pars en vacances.

— Ah bon ?

— Je viens de prendre ma décision : je vais en Andalousie. Pour une semaine. J'ai un vol ce dimanche, et je pars seul, car ma fille est trop occupée pour m'accompagner.

— Veux-tu que je te dépose à l'aéroport dimanche prochain ?

— Bien entendu, confirma Franck.

— Alors à dimanche.

— Embrasse donc Caroline de ma part et veille à ce qu'elle se repose. À dimanche, je compte sur toi.

Vendredi – 20 h 45.

Franck exhuma du fond d'un de ses placards sa grande valise bleue. Surtout, ne rien oublier.

Il se savait très doué pour égarer ses affaires ou omettre de réaliser quelque chose d'important : il était expert en la matière. Ses clés, ses papiers, un rendez-vous, un sac à dos posé distraitemment quelque part, un outil, etc. Il allait faire attention cette fois-ci, d'autant plus qu'il n'était pas parti depuis un sacré moment, et qu'il partait seul. Il faut dire que Cathy avait toujours pris en charge les préparatifs de leurs départs en vacances : les bagages, les vols, les locations, les dates, le circuit, les documents indispensables... Chaque fois, il s'était reposé sur elle.

Franck examina la valise, trop volumineuse pour lui seul. Il l'ouvrit dans sa chambre et la posa directement sur le parquet, la calant dans l'angle droit que constituait le long côté du lit et la table de chevet adossée au mur.

Il commença tout de suite à y placer ce qu'il comptait emporter : des paquets de mouchoirs en papier parfumés à la menthe, assez de sous-vêtements pour la semaine qu'il allait passer au soleil. Il enchaîna : shorts, maillots de bain, chemises, pantalons, etc. Il cochait au fur et à mesure les articles qu'il avait notés dans sa liste.

Absorbé par la tâche, il ne vit pas le temps passer. Il ressentit le besoin de souffler. Ça ne me paraît pas mal, pensa-t-il. J'ai déjà rassemblé et casé l'essentiel. Le lit lui tendait les bras. Il s'y allongea.

Au même moment, Caroline Garcin regardait sur M6 « Les petits mouchoirs » de Guillaume Canet, dans son grand appartement, au dernier étage d'un immeuble de standing dans l'un des beaux quartiers de Montpellier. Installée dans son large canapé de cuir blanc, captivée par le

film, elle avait déjà oublié son mari qu'elle savait chez les Dumond. Les jambes allongées sur la dormeuse, télécommande à portée de main, elle n'avait prêté que très peu d'attention à Clochette, son chat de race angora. Assoupi près d'elle, l'animal avait tout à coup dressé la tête, attentif, et s'était figé pendant une minute, le regard rivé vers l'extrémité du salon. À croire que Clochette fixait un fantôme, qu'il était seul à voir. Ensuite, il s'était levé et s'était enfui en miaulant, sautant sur le carrelage pour filer vers la cuisine.

Caroline prenait du repos. Elle s'était fait la remarque, en début de soirée, quand JérémY l'avait embrassée en partant, qu'elle avait bien fait de rester chez elle. Elle ne se sentait ni la force ni l'envie de sortir et de faire la fête. Elle savait qu'un dîner chez les Dumond signifiait un retour à la maison vers 3H du matin, pas avant. Les Dumond étaient de bons vivants et auraient été déçus qu'elle les quitte dès minuit en arguant qu'elle manquait de tonus ces temps-ci, et qu'elle ressentait le besoin d'aller se coucher. La laissant seule, son mari était parti l'esprit tranquille. Il savait qu'elle se plaignait de temps à autre d'un coup de fatigue, mais rien de plus.

À quelques minutes de la fin du film, une violente douleur lui vrilla le cerveau, en un point précis. Caroline porta promptement les mains à son crâne, impuissante à atténuer ce qu'elle ressentait. Elle cria. Un cri de détresse pour elle seule, que personne ne pouvait entendre. Elle fut envahie par la sensation qu'une partie de son visage se figeait, et que ses membres du côté gauche ne répondaient pas normalement aux mouvements qu'elle souhaitait leur imprimer. Elle constata avec effroi qu'il lui serait difficile

de se lever, voire impossible, ce qui augmenta la terreur qui montait en elle.

Elle se rendit compte qu'elle ne pouvait prévenir personne. Son mobile n'était pas dans sa poche et le téléphone sans fil se trouvait à l'autre bout du salon, inaccessible. Une seconde vague de douleur aiguë sembla déchirer quelque chose dans sa tête. Caroline perdit connaissance et bascula sur le côté. Sa poitrine et son visage s'effondrèrent sur les coussins douilletts qui l'entouraient. Elle n'eut même pas le temps de paniquer en repensant à son mari qui festoyait chez les Dumond et ne rentrerait pas avant des heures.

Dans le calme le plus absolu, allongé dans son lit, serein et détendu, Franck venait de tourner une page, totalement pris par la lecture du dernier ouvrage de Dan Brown. Ses lunettes sur le nez, il était plongé dans l'intrigue du roman et ne pensait à rien d'autre.

La lumière jaunâtre de sa lampe de chevet était complétée par celle d'une liseuse braquée sur le « pavé » qu'il soutenait, aussi, à l'aide de sa poitrine. Car ses bras commençaient à fatiguer. Soudain, il sentit sa présence.

Cathy s'adressa à lui tout de suite, dans le silence de sa tête, où lui seul pouvait l'entendre, ainsi qu'ils avaient appris à le faire pour continuer à communiquer ensemble. « Franck, il est arrivé quelque chose de grave à Caroline. Elle est seule chez elle, comme tu le sais. Elle vient de faire un malaise ; elle s'est effondrée. Je crois que c'est sérieux. J'étais avec elle, car je ne la trouvais pas en forme ces derniers temps. Elle m'inquiétait. Contacte les secours immédiatement ! Chaque minute compte ! »

Cathy et Franck, couple fusionnel depuis ses débuts, avaient traversé leur enfer. Sombre et effrayant.

Pourtant, au départ, tout s'annonçait sous les meilleurs auspices. Il y avait eu quelques années plus tôt leur emménagement à Saint-Gély-du-Fesc, quelques mois seulement après que Franck eut cessé ses activités professionnelles. Une nouvelle vie pleine de promesses démarrait alors, dans ce village ensoleillé et plein de charme. Pour Cathy, décoratrice à Paris, il avait été prévu qu'elle poursuive son activité à Montpellier et ses environs.

Ils avaient pu s'offrir une jolie villa, rue des Arbousiers, qui n'avait pas atteint ses dix ans d'âge. Il avait suffi d'y poser les valises. Tout y était bien entretenu, dans un état tout à fait satisfaisant. Mais Franck connaissait sa Cathy : la décoration selon ses goûts ne pouvait que déboucher sur quelques adaptations qui avaient entraîné des travaux.

Avec son dynamisme habituel, elle avait tout pris en main : leur installation dans leur nouvelle demeure, les quelques travaux qu'elle avait jugés nécessaires, le choix et l'achat de la nouvelle cuisine, la supervision de son montage, la décoration de fond en comble, incluant l'acquisition de nouveaux meubles, le nouveau design du jardin, la sélection des plantes, les instructions pour le jardinier, etc. Franck, autrement plus disponible qu'elle, l'avait secondée de son mieux. Il s'était résigné à lui laisser